

Anna J.

«Je ne me sens pas forcément liée à la Hongrie ou à la Suisse»



Anna J., f., née en 1973 à Zurich, parents originaires de Hongrie, le père en Suisse depuis 1958, la mère en Suisse depuis 1970

D'où sont tes parents?

Ma mère a plusieurs fois traversé les frontières, pour des raisons politiques. Elle a grandi dans une région qui, après 1920 et ce qu'on a appelé le Traité de paix de Trianon, a été rattachée à la Tchécoslovaquie. Elle et toute sa famille étaient d'origine hongroise. A la maison, ils parlaient le hongrois. Cela veut dire qu'elle a grandi en Tchécoslovaquie, actuellement la Slovaquie, comme membre d'une minorité. De plus, elle était fille de pasteur – c'étaient donc des circonstances absolument défavorables dans un régime communiste hostile à la religion. Dans la famille, ils ont toujours idéalisé la Hongrie. Lorsqu'il a été question de «slovaquiser» leur nom, ils se sont obstinés: «Non, nous sommes hongrois. Nous parlons hongrois.» Les enfants sont allés à l'école hongroise et ont passé le baccalauréat hongrois. Ma mère voulait absolument faire des études, mais cela ne lui était pas permis parce qu'elle était fille de pasteur. Ils ont essayé toutes les combines, mentionné «berger» ou «bergers des âmes», par exemple, sous la rubrique «métier du père». Ils essayaient ainsi de tourner la loi, mais ça n'a rien donné.

Lorsqu'elle a eu vingt ans, ils se sont décidés à émigrer en Hongrie: dans ce pays idéalisé, où l'on parlait la langue idéalisée. Mais là, ils sont tombés de haut: on les a traités de «Slovaques» parce qu'ils venaient de cette région slovaco-hongroise. Elle voulait faire des études, mais on lui a dit: «Si vous aviez suivi l'école slovaque, on aurait pu vous accepter comme étudiante étrangère, mais comme vous avez fait l'école hongroise, nous ne pouvons accepter votre baccalauréat.» Ça a été un deuxième coup dur pour elle, dans cette Hongrie également dominée par le régime soviétique, et c'est probablement pour cette raison

qu'émotionnellement, elle a pris ses distances envers ce pays. Elle a tenté de faire plusieurs petites formations. Quant aux études, il a fallu qu'elle se sorte cette idée de la tête. En 1970, au bout de cinq ans, elle a profité de la première occasion qui se présentait pour quitter la Hongrie et venir en Suisse.

Comment se sont passés les débuts en Suisse? Elle t'en a parlé?

Elle en a parlé, mais, curieusement, assez peu. Elle disait que l'abandon de la deuxième patrie n'avait pas été aussi dur que celui de la première. La première fois, les racines avaient été tranchées. La deuxième émigration était une sorte de fuite hors de Hongrie parce qu'elle avait l'impression de ne pas avancer. Elle est arrivée en Suisse pleine d'espoirs et elle a tout de suite trouvé du travail. Comme elle était jeune et motivée – elle est née en 1943 –, son arrivée ici s'est bien passée. En Suisse, elle a fait la connaissance de mon père lors d'une manifestation hongroise; lui aussi était Hongrois, il était né en 1932. Il avait vécu à Budapest, et lorsque les troubles de la guerre ont commencé, ils sont partis à la campagne, près du lac Plattensee. Son père était très actif dans les mouvements qui souhaitaient voir la Hongrie retrouver ses frontières originales, c'est-à-dire celles qu'elle avait eues jusqu'en 1920; aussi avait-il été longtemps persécuté et discriminé, ce qui explique pourquoi mon père non plus n'a pas fait d'études. Il avait beaucoup de peine à trouver du travail, il avait travaillé auprès de plusieurs entreprises et avait pris des cours du soir. Mais dès qu'il arrivait à un certain niveau, on lui posait des questions sur son père.

Il était de quel côté politiquement dans les années cinquante en Hongrie?

Il ne s'est jamais engagé politiquement; comme il n'avait aucune chance dès le départ, il préférait rester en dehors. Il voulait avancer, arriver à quelque chose, mais dans ce système mensonger et hypocrite, il n'avait que des ennuis. Lorsqu'en 1956, la situation a dégénéré en Hongrie, il y a vu une chance de s'en aller. Après s'être enfui, il s'est inscrit dans les centres d'accueil. Les réfugiés avaient de la peine à s'y retrouver, aussi ils se tenaient les coudes. Il arrivait que quelqu'un trouve du travail dans une usine et qu'il demande: «Je peux amener un collègue?» Et le chef du personnel disait: «Oui, j'ai encore besoin de gens.» Et le lendemain, ils étaient quatre devant la porte de l'usine. Mon père est venu en Suisse par l'Autriche (1956–1958). Il a essayé, ici aussi, de faire des études à l'université; le jour, il suivait les cours, la nuit, il travaillait à la gare de marchandises. Plus tard, il a obtenu de meilleurs emplois, mais il avait alors moins de temps pour les études. Comme il était de faible constitution, il a dû cesser de travailler à ce rythme et abandonner l'idée d'obtenir un diplôme universitaire. Il est devenu technicien chimiste, a travaillé auprès de plusieurs entreprises avant d'atterrir dans une grande entreprise prestigieuse, où il est resté jusqu'à sa retraite.

Comment tes parents se sont-ils construit leur réseau social?

Ils se sont bien adaptés ici. Ma mère parle une espèce d'allemand hongrois, un mélange de suisse alémanique et d'allemand standard. Elle a beaucoup de relations. Beaucoup de ses connaissances sont des Hongrois ou viennent d'autres pays. Elle a aussi un réseau d'amis suisses, mais il est plus petit, peut-être aussi plus distant. Ce sont des gens qu'elle a surtout connus à travers nous, les enfants – mon frère et moi –, à l'école, au jardin d'enfants, et ils se sont éloignés lorsque nous avons quitté l'école. Nous les enfants, nous avons sûrement été un moyen de communication.

Pour mon père, il a été plus facile de se faire des connaissances, car il avait un emploi stable et, par là même, de bons contacts avec les Suisses. Ma mère a toujours essayé de trouver du travail, mais on lui a toujours dit: «Nous sommes désolés, le poste est déjà pourvu», même si l'emploi restait dans les annonces pendant des semaines. Elle a pensé que c'était à cause de ses difficultés linguistiques. Mes deux parents ont été marqués par le fait qu'ils n'ont pas pu faire d'études; et ma mère a toujours dû accepter des postes qui ne correspondaient ni à son baccalauréat ni à ses exigences intellectuelles.

Comment as-tu appris le suisse alémanique? Quelle langue parliez-vous à la maison?

Chez nous, nous parlions toujours le hongrois. Mes parents avaient pris le parti intelligent de parler avec leurs enfants la langue qu'ils connaissaient le mieux. Il n'était pas question que leurs enfants apprennent un mauvais allemand avec eux. Et puis, il y avait la langue du «dehors». Nous les enfants, nous ne savions pas faire la différence, nous ne savions pas que l'une était du hongrois et l'autre de l'allemand. Nous avons appris l'allemand au jardin d'enfants. Nous suivions des cours de rattrapage pour le suisse alémanique et apprenions la langue en jouant. A l'école non plus, il n'y a pas eu de problème lorsque nous avons appris la langue écrite. Souvent, nous étions avantagés parce que le suisse alémanique n'était pas très profondément ancré en nous, au point d'entraver l'apprentissage de la langue écrite.

Quel âge avais-tu quand tu as considéré le suisse alémanique et l'allemand standard comme tes propres langues? Ou bien te sont-ils restés étrangers dans une certaine mesure?

Non, ils ne me sont pas restés étrangers. Il y a même eu une époque où le suisse alémanique dominait, tout simplement parce que c'était la langue que nous parlions le plus souvent. C'était aussi la langue que je parlais avec mon frère. Avec mes parents, nous parlions toujours le hongrois. Ce n'est que vers 13 ou 14 ans que j'ai commencé de parler hongrois avec mon frère.

Pourquoi?

Nous avons déjà auparavant choisi la langue en fonction de nos sujets de conversation et nous les mêlions aussi. Quand le mot «drap» nous venait plutôt en allemand, alors nous introduisons ce mot allemand dans le texte hongrois. Ce qui a nous a beaucoup rapproché du hongrois, ce sont les scouts hongrois. Ils étaient interdits du temps du communisme en Hongrie. En exil, les Hongrois fondèrent, dans le monde entier, des groupes de scouts qui, outre le savoir scout, étaient censés transmettre également la langue et la culture hongroises. Vers 13 ou 14 ans, nous sommes devenus chefs scouts; mon frère et moi, nous devions souvent discuter des diverses questions qui se posaient. Et, bien entendu, il s'agissait d'un sujet de discussion hongrois.

Quand es-tu allée pour la première fois en Hongrie?

Dans ma première année d'école, pour rendre visite à mes grands-parents. Nous ne passions pas toutes nos vacances en Hongrie. Au contraire des autres, je ne pouvais jamais dire: «Nous rentrons chez nous.» Car je n'y ai jamais vécu, ce n'est pas mon chez moi. C'est le pays dont je suis originaire. Je l'idéalise sûrement. Je me l'imagine. Je dis que mes racines sont là-bas.

Qu'est-ce qui faisait partie de cette «Hongrie idéale», à cette époque-là?

D'abord les parents. Nous étions une petite famille nucléaire. Lorsque mes amies d'école se plaignaient: «Oh, encore une réunion de famille», moi, je les enviais. Ensuite, nous les enfants de la seconde génération, quand nous grandissons, nous entendons souvent parler du passé: «A ton âge, nous avons fait ceci ou cela. C'était la guerre. Les soldats russes habitaient dans notre salon quand nous étions enfants. Mon père a été déporté...» Quand on entend parler de toutes ces choses, on a soi-même le sentiment d'être naïfs et sans expérience. Inconsistants. On a soi-même pas d'arguments à opposer. On n'a, pour ainsi dire, rien vécu. Notre monde est un monde «d'ouate». J'ai toujours cru qu'en Hongrie, la vie était plus dure, que là-bas le monde n'était pas fait «d'ouate» comme le nôtre ici. J'avais aussi le sentiment que là-bas, beaucoup de choses avaient une valeur en elles-mêmes. Une valeur matérielle: par exemple, lorsque les frontières se sont ouvertes, les gens étaient heureux de voir des emballages comme les Tetrapacks ou les pots de yaourt imprimés. Alors que la seule pensée qui me vient à l'esprit ici, c'est: «Encore des ordures!» Une autre échelle des valeurs. Eux appréciaient ce genre d'objets davantage, parce que tout n'allait pas de soi.

Est-ce que ton image de la Hongrie s'est modifiée entre-temps?

Oui. Par exemple, l'idée que j'avais enfant, que les Hongrois étaient tous des gens bien, parce qu'en Suisse, on se montrait amical envers tous les Hongrois qu'on rencontrait. C'est une idée que j'ai vite abandonnée et j'ai compris que ce n'était pas comme ça. J'ai vu aussi le

changement politique, comment après le communisme soviétique, un capitalisme sauvage s'est emparé du pays. Je me suis soudain aperçue que le pays perdait sa spécificité et était en train de brader sa culture. Ça a été très douloureux. Auparavant, je croyais aussi que j'étais Hongroise et que, lorsque j'allais en vacances en Hongrie, je retournais pour ainsi dire chez moi. Et à partir d'un certain moment, j'ai réalisé que je n'étais pas du tout de là-bas, mais que j'avais été socialisée ici et que, là-bas, je n'étais qu'une «Occidentale». Là-bas, j'étais la Suisse. Et je faisais partie de ceux qui avaient quitté le pays, s'étaient aménagés une belle vie à l'étranger, revenaient avec leur bonne formation et leurs connaissances de la langue hongroise et raflaient à ceux qui étaient restés les bons emplois. Ce sont des réflexions, compréhensibles, qu'on m'a fait sentir là-bas. J'avais la mauvaise conscience que donne souvent la prospérité envers les pays du tiers-monde.

Qu'est-ce que ça signifie pour toi de vivre en Suisse et d'être Suisse?

J'ai la nationalité suisse depuis toute petite. Pour moi, être Suisse, c'est un enrichissement. La culture hongroise m'a ouvert l'esprit. Mais j'aime beaucoup la Suisse parce qu'ici j'ai eu de nombreuses possibilités. Le niveau de vie, par exemple. Qu'on me laisse en paix m'occuper de mes affaires. Je peux faire des études, travailler ou, par exemple, créer une entreprise, si je veux. C'est ça qui me plaît beaucoup.

Si tu avais un jour le choix entre rester en Suisse et continuer de travailler comme institutrice ou partir en Hongrie: où te porterait ton choix?

Je ne serai pas attirée par quoi que ce soit. Je ne me sens pas obligée de vivre en Hongrie ou en Suisse. J'ai le choix. C'est un avantage de pouvoir choisir entre ces deux pays, mais en principe, je pourrais tout aussi bien choisir un troisième pays. Tous les scénarios ont leurs avantages et leurs inconvénients. Aller en Hongrie avec la formation linguistique que nous avons et mes connaissances de hongrois, ça ne poserait aucun problème. Il y a de nombreuses entreprises qui créent des filiales en Hongrie en ce moment. Nous, les enfants de la seconde génération, nous avons la possibilité de jouer le rôle de médiateurs. Ce serait une éventualité. Reste à savoir si je pourrais cautionner l'entreprise que je représenterais. Et si je voudrais enlever ce travail à une autre personne.

Est-ce que les membres de la seconde génération forment une communauté soudée?

Je me demande souvent ce que mes élèves pensent lorsqu'ils entendent mon nom dans la première heure de cours. Souvent les enfants qui ont eux aussi des noms étrangers ont un sourire amusé: «Ah! ah! elle est comme nous.» Je réfléchis alors à ce que les parents des enfants suisses doivent penser: «Ah! ah!, maintenant, même les instituteurs sont étrangers.» D'un autre côté, nous faisons aussi fonction de modèle pour ces enfants, ils peuvent se dire: «Même un enfant d'étrangers peut réussir à devenir institutrice.»

Les enfants de la seconde génération se comprennent souvent mieux entre eux. Ils ont souvent les mêmes difficultés, les mêmes réflexions, ils doivent traverser le même conflit opposant la famille, la culture d'origine et le monde dans lequel ils vivent ici. Les deux choses que les membres de la seconde génération apprécient le plus sont la diversité des emplois et la possibilité de choisir son travail.

Que doit offrir la société d'accueil pour que les migrants se sentent bien? Et que doivent apporter les migrants pour se sentir bien ici?

D'une part, il doit y avoir assez de place pour la culture d'origine. Si on s'était moqué de moi, enfant, parce que je suis hongroise, ça aurait pu être lourd de conséquences. Il faut être prêt à faire connaître la nouvelle culture comme à faire place à l'ancienne. Contrairement à ce qui se passait auparavant, il existe aujourd'hui la possibilité d'enseigner et d'apprendre la culture d'origine. C'est ce que nous faisons chez les scouts. Si ce n'est pas possible, le besoin de vivre à fond son identité peut, un jour, brusquement refaire surface. Ce que les migrants doivent apporter, j'en ai fait très souvent l'expérience dans mon enfance. J'ai toujours entendu dire: «Tu dois accomplir quatre fois plus que les autres. Comme personne, comme femme, comme représentante de ta nation et comme représentante de tous les étrangers. Parce que, si tu travailles mal, on dit tout de suite: «Les Hongrois, c'est comme ça.»» La conséquence, c'est que nous n'étions pas révoltés, mais reconnaissants pour ce qui était possible ici, et nous avons essayé de nous adapter.

Est-ce que tu suis activement la politique d'intégration ou est-ce que tu préfères d'abstenir de t'engager politiquement?

J'ai choisi un rôle d'observatrice active. Quand j'essaie de donner un sens à ce que mes parents ont vécu et que j'en tire les leçons pour moi-même, je reconnais d'un côté l'importance de la politique pour chaque individu, d'un autre côté l'idée d'un parti, d'une participation politique active, me répugne un peu. Je me demande souvent si, en tant qu'étrangère, j'ai le droit de donner mon avis. Par exemple, à l'école, au cours de discussions passionnées sur les étrangers, je me dis que je suis moi-même étrangère et alors, je ne dis rien, même si, moi aussi, j'ai un passeport suisse. Ce sont des choses qui restent. J'ai aussi fait l'expérience du nationalisme excessif qui naît en exil. Comme on a dû quitter un pays contre son gré, on éprouve un attachement puissant pour ce pays.

Est-ce qu'il n'existe pas un risque que, par cette idéalisation, l'origine finisse par prendre une place exagérée dans la recherche identitaire?

Plus que l'origine de mes parents, c'est d'avoir grandi au sein de la seconde génération qui m'a marquée. Ce qui m'a également marquée, c'est que mes parents n'ont pas pu faire d'études. La question de savoir si je suis Hongroise ou Suisse n'a que peu d'importance en ce

moment. Il y a eu une période où je me demandais intensément ce que j'étais. J'ai alors essayé de construire mes propres liens avec la Hongrie en m'occupant d'un projet de foyer pour enfants en Hongrie: c'était un projet d'une durée de deux ans, nous avons ramassé des fonds pour restructurer un foyer pour enfants, situé dans la partie orientale de la Hongrie, la région la plus délaissée du pays. Je voulais moi-même créer ce lien, faire la connaissance de ce pays. J'ai aussi essayé d'étudier en Hongrie et d'y écrire ma thèse de diplôme. Ça n'a pas toujours réussi, c'étaient des tentatives, des prises de contact. Je me suis demandé ensuite si j'avais ma place là-bas. Mais du fait de mon milieu et de mes dispositions, j'ai remarqué que j'avais d'autres façons de faire, d'autres opinions. J'ai été repoussée et ai atterri dans une troisième culture, celle de la deuxième génération. Quand on me demande si je suis Hongroise ou Suisse, je dis: je suis tout simplement une Hongroise de la seconde génération en Suisse.

Est-il possible que les membres de la seconde génération en Suisse se regroupent et influent sur la coexistence des cultures en Suisse?

Je l'espère. Cela dépend de la façon dont ils traitent leur culture d'origine, s'ils sont prêts à reprendre à leur compte la culture d'ici ou s'ils y sont contraints, et si le tout ne finit pas par former une sorte de bouillie, par se «McDonaldiser».

Comment vois-tu l'avenir dans une Suisse, une Europe, pluriethnique? Quels sont les sujets qui t'intéressent dans le contexte d'une société pluriethnique?

Je remarque que certaines nations, la Suisse par exemple, éprouvent une certaine gêne vis-à-vis de leur nationalité. Lorsque les Suisses doivent chanter une chanson populaire, ils disent: «Non, ça je ne peux pas» ou «je ne veux pas». Les exilés en revanche connaissent leurs chansons populaires, ils sont fiers de leur culture parce qu'ils n'ont jamais pu la vivre naturellement, parce qu'ils ont dû lutter pour la garder. Et dès qu'on doit lutter pour quelque chose, on en éprouve une certaine fierté. A l'intérieur de l'Europe, je vois d'une part toutes les tentatives d'éliminer les frontières, c'est-à-dire de créer quelque chose de grand. Et d'autre part, dans ce grand tout, il existe un nationalisme de plus en plus exacerbé, des petits groupes qui veulent se définir de façon toujours plus forte dans ce mélange et imposer leurs droits. Ce qui est difficile, c'est que la disparition des frontières est un processus économique. L'autre processus est émotionnel. Je crains qu'il n'y ait là matière à conflit.

En Suisse aussi?

Oui, dans un certain sens. Je me demande comment les divers groupes de population étrangère vont se comporter en Suisse. Comment ils vont manifester ce «nationalisme d'exil» qui est, on le sait, plus fort que le sentiment national dans le pays même. Est-ce que les groupes vont faire preuve d'ouverture les uns envers les autres ou est-ce qu'ils vont amener

Nigg, Heinz (Hrsg.) (1999) Da und fort. Leben in zwei Welten. Interviews, Berichte und Dokumente zur Immigration und Binnenwanderung in der Schweiz. Zürich: Limmat Verlag

avec eux les conflits qu'ils vivent dans leurs pays? Pour peu que les circonstances s'y prêtent, on risque de les voir engager leurs énergies dans cette cause nationale. Les gens qui étaient actifs dans les clubs hongrois devaient aussi accorder une certaine valeur au fait d'être hongrois pour maintenir ces clubs en vie. Ces énergies peuvent aussi servir à se distancer des autres.

Nigg, Heinz (1999) *Ici et ailleurs. Vivre dans deux mondes*. Zurich: www.migrant.ch
Traduction: Marielle Larré



Except where otherwise noted, this site is licensed under a Creative Commons Attribution 2.5 License:
<http://creativecommons.org/licenses/by/2.5/>